

BLED

TIERNO MONÉNEMBO

BLÉD

r o m a n

ÉDITIONS DU SEUIL

25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Pour la citation en exergue :
Kateb Yacine, *Nedjma*, Seuil, 1975.

ISBN 978-2-02-108896-0

© Éditions du Seuil, octobre 2016

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

*In memoriam Ahmed Bouanani, Tahar Djaout,
Rachid Mimouni et Malek Alloula.*

Pour Alain Prique.

Pour Florent, Christiane, et Jean-Pierre Popille.

Pour Isabelle Gabrieli.

Pour Loïc Pouliquen et Jean-Claude Fournéna.

*Pour les Algériens et les Marocains ; pour les Marocaines
et les Algériennes, surtout.*

Yo Allah yaafo Yâyé Laïla, Kâwou Alfa è Kotô Aziz.

« Comprends-tu ? Des hommes comme ton père et le mien... Des hommes dont le sang déborde et menace de nous emporter dans leur existence révolue, ainsi que des esquifs désemparés, tout juste capables de flotter sur les lieux de la noyade, sans pouvoir couler avec leurs occupants : ce sont des âmes d'ancêtres qui nous occupent, substituant leur drame éternisé à notre juvénile attente... »

Kateb Yacine, *Nedjma*

Je ne sais pas où je me trouve, Alfred. Au bord extrême de l'univers, je suppose. Il en faut des véhicules et des bourricots pour y arriver. Vingt jours et je ne sais toujours pas le nom du bled.

Quand je vais chez le Mozabite, prendre des Pampers et du lait, j'ai l'impression que les gens n'attendent que moi pour aiguïser leurs regards et que les couteaux sous les burnous me sont tous destinés. La nuit, j'entends des bruits de pas autour de la maisonnette, mes rêves sont peuplés de fantômes grimaçants et de diables armés de fourches. Je n'exagère pas, Alfred : la semaine dernière, un inconnu est descendu du car de Khenchela, il est entré dans la gargote, le temps d'avaler une soupe, puis il a demandé au patron :

« Y a-t-il dans cette contrée une dénommée Zoubida ?

– Des Zoubida, y en a partout, même au sommet de la tour Eiffel.

– Celle-là ne ressemble à aucune autre Zoubida, elle est née avec un stigmatte au front, un stigmatte en forme d'étoile.

– Nedjma ou Zoubida ?

– Zoubida !

– Dans ce cas, je ne peux rien pour toi, étranger. Je n'ai jamais vu une Zoubida avec une étoile au front.

– Ce n'est pas grave, je reviendrai. »

Le patron s'en est confié au Mozabite qui s'en est confié au barbier, qui s'en est confié au muezzin et ainsi de suite jusqu'aux oreilles de la vieille Karla. C'est la vieille Karla qui m'héberge. Ne me demande pas comment. Ne me demande pas où. Je ne te le dirai pas, ce ne serait pas prudent. En réalité, je ne sais pas. Et c'est très bien comme ça. J'en suis venue à l'idée que personne ne connaît le nom de ce maudit bled, pas même l'ancêtre qui a eu la lubie de le fonder. Si anonyme, le pauvre, qu'il en est devenu invisible. Cela me rassure. J'ai l'impression de vivre dans une ville blindée, inaccessible à tout ce qui vient d'ailleurs : les caravanes, les trucs nouveaux, et si ça se trouve, les flics.

Mais d'abord, je dois te dire comment je suis arrivée ici.

J'ai quitté Aïn Guesma de nuit, poursuivie par la meute. J'imagine que certains avaient des fusils, d'autres des coutelas, d'autres encore des frondes, des massues ou des lance-flammes. Leurs pas, derrière moi, faisaient

penser aux troupes de Gengis Khan. Et leurs voix puissantes secouaient, je te le jure, le dôme du mont Zelamta : « Rattrapez la maudite !... Brûlez la pécheresse !... »

Ils m'auraient sûrement réduite en cendres sans Lilia-la-Folle.

J'ai traversé toute seule l'oued Rhiau. Lilia ne voulait plus me suivre. J'ai couru jusqu'à l'aube, jusqu'au massif de Bordj-Mansour, les pieds déchiquetés et les poumons en feu. J'ai essayé, le mieux possible, de rester éveillée de peur que le petit n'expire à mon insu. Je n'ai pas eu la force de compter les jours. Par chance, il y avait des racines et des fruits sauvages. On pouvait trouver de l'eau dans le creux des rochers et des arbres.

Une idée lumineuse finit par jaillir dans la nuit noire de mon cerveau. Je me levai alors que la lune se trouvait à la verticale de ma tête. Je récitai la fatiha et prononçai sept fois le nom du Prophète. Pour avoir le courage de faire ce que j'avais décidé de faire, j'avais besoin d'une onction du ciel.

Se battre contre les branchages et les ravins ne fut pas la tâche la plus ardue. Dégringoler le long des pentes et se tordre les chevilles dans les crevasses, tout cela fut aisé à supporter. Mais tous ces insectes qui se logeaient dans mes yeux, qui me brouillaient la vue, toutes ces bestioles surprises dans leur sommeil qui frôlaient mon bébé et effleuraient mes jambes ! Après avoir bataillé une bonne partie de la nuit, je finis par trouver une route avec du

bitume et des accotements. Mon esprit cessa de tournoyer. Je me dis : Tout n'est pas perdu. Regarde, c'est une route, une vraie. Ta dernière chance.

Je respirai un bon coup et fixai toute mon attention sur les bruits alentour qui me chatouillaient les tympans : la mélodie du vent, les sinistres battements d'ailes des chauves-souris et des oiseaux de nuit, le chahut infernal des singes, les cris des loups au loin.

Je savais qu'un véhicule finirait par passer.

Un bruit de moteur au son modulé au gré des virages et des côtes, enfin ! Mon bébé sur le dos, je bondis sur la chaussée, résolue à affronter la violence des phares et, s'il le fallait, le rouleau compresseur des roues. C'était une 604 Peugeot, une familiale. Elle roulait à cent à l'heure. Elle freina dans un bruit qui devait s'entendre jusque de l'autre côté des montagnes, le capot ne se trouvait plus qu'à quelques centimètres de mes cuisses. Je ne compris rien aux vociférations du chauffeur, à vrai dire, je n'y fis pas attention.

J'ouvris la portière arrière, me dépêchai de m'engouffrer et entendis une voix qui sortait de ma bouche :

« Tue-moi si tu veux, je ne bougerai pas d'ici ! »

L'homme me jeta un regard furieux, mais, s'apercevant soudain que je n'étais pas seule, il baissa la voix :

« Ah, je comprends ! C'est donc ça ? Salope ! L'Algérie est foutue. J'ai envie de changer de pays !

– Tais-toi, chien ! »

Ce n'était pas moi qui venais de dire cela. Une autre personne s'était emparée de ma langue, du timbre de ma voix. Le type freina violemment et me saisit à la gorge :

« Je devrais t'étrangler !

– Salaud ! »

Je m'étais mise à lui griffer le visage, à lui mordre les doigts.

« C'est bon, c'est bon, c'est bon ! »

Il me lâcha, sauta de la voiture et s'assit au milieu de la chaussée, les mains sur le visage comme s'il voulait pleurer.

« Tu en as de la chance, enculé ! Si j'avais un couteau, je t'aurais fendu les couilles. Seulement je n'ai pas de couteau et j'ai sommeil et mon bébé est malade et... et... toi, tu es un salaud. Salaud ! Salaud ! Salaud ! »

Cela me fit du bien de chialer.

« Tu sais à qui tu as affaire ?

– Je m'en fous !

– Ah, si je n'avais pas pitié de ce bébé ! Que va-t-il devenir ? À l'école on l'appellera SNP (Sans Nom Patronymique) ! OK, *bent kahba*, je suis salaud peut-être et toi, tu es une pute ! Une pute ! Une pute ! »

Je m'effondrai sur le siège et me mis à hurler. Il redémarra et je n'entendis plus que le bruit du moteur et le crissement des pneus sur le bitume. Une ville apparut avec ses îlots de lumières et ses odeurs de grillades. On percevait des aboiements de chiens, des voix rauques. Un

portail s'ouvrit. La voiture roula sur le gravier et stoppa devant une villa.

Je voulus descendre, mais me fis violemment réprimander :

« Toi, tu attends que l'on t'ordonne de sortir !

– M'hamed », hurla-t-il du côté d'une baraque qui se trouvait au coin du jardin.

On entendit une porte grincer et ledit Mohamed se dirigea vers nous...

« M'hamed, reprit-il, cours réveiller Zohra. Dis-lui que je suis revenu, dis-lui que je ne suis pas seul. »

Une femme imposante apparut avec un large caftan rouge sentant l'eau de fleur. Elle bâilla et maugréa :

« Tu as vu l'heure, Lakhdar ? »

Il la rejoignit sur le perron. Ils chuchotèrent des méchancetés en me montrant du doigt. Cette comédie dura une petite éternité.

À une heure du matin, on me logea dans une chambre sous les toits. Je pris une douche – la première depuis des semaines – et je fis la toilette du bébé. On m'apporta un grand bol de *chorba* et des restes de couscous au méchoui. Je dormis dans un vrai lit avec des coussins et des draps propres.

Le matin, j'eus droit à un copieux petit-déjeuner avant que mon « chauffeur » ne vienne reprendre ses engueulades :

« Je ne peux pas te garder ici. Tu pourrais voler ou peut-être tuer quelqu'un... M'hamed, emmène-moi ça au commissariat. Dis-leur de retrouver ses parents et de la conduire chez eux de force.

– Craignez Dieu, *sidi* ! Vous savez bien ce qui m'arrivera si on me ramène à la maison.

– Je suis le sous-préfet de cet endroit. Je ne peux pas me rendre complice d'une fugue.

– Faites comme hier : ne pensez pas à moi, pensez à celui-ci. Il mérite de vivre, lui.

– C'est trop tard pour pleurer... Alors, je vais le faire pour lui, rien que pour lui. Il a du temps pour commettre ses crimes et ses péchés. Toi, tu es déjà foutue. Personne ne peut plus rien pour toi. »

Il cracha par terre et reprit :

« M'hamed, porte-la où tu peux : au commissariat, au bordel, à l'hôpital ou dans une benne à ordures. L'essentiel est qu'elle ne remette plus jamais les pieds ici ! »

Il me jeta une enveloppe pendant que M'hamed et moi nous dirigions vers la 604 :

« C'est pas pour toi, salope, c'est juste pour qu'il ne crève pas de faim ! »

Je me hâtai d'ouvrir l'enveloppe et de compter les billets dès que la voiture eut franchi la grille. Cinq cents dinars ! Jamais quelqu'un ne m'avait donné autant d'argent ! En économisant, j'en avais pour un mois de

tranquillité. Un mois, c'est toute une vie ! Tant de choses peuvent se passer en un mois !

Voilà le genre d'idées qui me trottait à l'esprit, Alfred. Mais j'avais pensé trop vite car l'inquiétude se remit aussitôt à me ronger : M'hamed qui n'avait encore rien dit, M'hamed qui ne dit jamais rien virait vers un portail surmonté d'une arche où était marqué *Commissariat de police*. Je m'agrippai au volant et faillis lui faire écraser un passant.

« Arrête, M'hamed de merde, ou je me jette sous les roues d'un camion ! »

Il pointa ses petits yeux rouges sur moi. Je sursautai et reculai comme si une bouffée de flammes m'avait effleuré le visage. Fais gaffe ! me dis-je. Celui-là, s'il avait un couteau, je sais où il te l'aurait planté...

Cependant, intriguée par cette voiture garée de travers, une sentinelle avançait dans notre direction.

« C'est rien, chef, c'est rien ! Nous nous sommes juste trompés de chemin », lui adressa M'hamed en baissant la vitre.

Je n'eus pas le temps de pousser un soupir de soulagement. M'hamed qui ne dit jamais rien, M'hamed s'était mis à vociférer dès que le flic s'était éloigné de nous :

« Je ne sais pas pourquoi je fais cela. *Wallâhi*, tu ne le mérites pas !...Voilà, nous sommes à la gare routière ! Tu peux aller où tu veux ! *Bara nayek* ! Il y a des bus pour n'importe où, pour la paillasse de *chaytane*, si tu veux. »

Sa gueule débitait la même merde que celle du sous-préfet. Je faillis néanmoins l'embrasser. Une gare routière ! La bonne idée ! Dans l'état où j'étais, jamais je n'aurais eu le génie d'y penser. Une gare routière et, pour moi, deux merveilleux avantages : m'éloigner d'Aïn Guesma et jeter par-dessus bord la malle puante des souvenirs.

Je m'engouffrai dans le bus qui me paraissait le plus bondé, celui qui s'apprêtait à partir, donc.

Un individu m'agrippa par le voile pour m'entraîner dehors :

« Où vas-tu comme ça ? »

Il n'était pas seul. Un attroupement s'était formé autour de lui et le ton montait :

« Qu'elle nous dise qui elle est.

– Sans valise, sans frère, sans mari !

– Rasons-lui le crâne !

– Non, bande de bourricots ! Cette jeune femme est ma nièce et celui qui essaiera de l'importuner aura affaire à Habib-Levier-de-Vitesse. Allez, viens, ma petite Kadidja, avant que ma main ne déforme la figure de quelqu'un ! »

Habib-Levier-de-Vitesse ! J'appris qu'on l'avait surnommé ainsi parce qu'à force de conduire des cars, sa main droite bougeait machinalement pour changer des vitesses imaginaires, à la mosquée comme au bar, au hammam comme au cinéma.

Il m'installa juste derrière son siège.

« C'est pour où ?

– Le terminus !

– Le terminus, c'est Sidi ben-Omar et on n'y sera pas avant demain dans la nuit.

– Justement, c'est là que je vais à...

– Dis-moi pourquoi tu as fugué.

– Fugué, oh, oh, oh ! Je vais rejoindre mon mari. Il vient d'être muté à Sidi ben... c'est un instituteur. Notre bébé vient de naître, je dois le lui présenter.

– Tu me mens, j'appelle les flics !

– Par Dieu, ne faites pas ça ! »

Disant cela, je lui glissai un billet de vingt dinars qu'il engloutit aussitôt à l'intérieur de sa veste.

Je m'adossai à mon siège et regardai défiler les douars, les champs, les oueds desséchés, les montagnes pelées, bercée par le ronflement de mon bébé et les bouffées d'air frais sur mon visage. Pour la première fois, je me sentais libre. Pour la première fois, je vivais et pensais pour moi-même. Jusqu'ici, je ne connaissais du monde que le périmètre allant des haras municipaux à l'oued Smar et des pentes du mont Zelamta aux falaises de Guertoufa.

Je regardais l'horizon reculer, la nature s'organiser en parcs, en terrasses, en balcons... Et je me disais : C'est exactement ça qu'il te faut, une vaste maison où, à chaque pas, les murs s'éloignent. L'occasion de découvrir d'autres ailes, d'autres parterres, d'autres chambres, d'autres squares, d'autres fontaines. C'était bien ça, la